NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

48 N° 10 1921

Un moraliste à la fin du IIème siècle

Pierre GUILLOUX

p. 506 - 521

https://www.nrt.be/fr/articles/un-moraliste-a-la-fin-du-iieme-siecle-3025

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Un moraliste à la fin du IIe siècle

CLÉMENT D'ALEXANDRIE

I. Converti du paganisme dans sa jeunesse et devenu prêtre, Clément enseigna au Didascalée d'Alexandrie entre 190 et 203. A l'exemple de son maître Pantène, dont les œuvres ont été perdues, il voulait instruire les âmes de vive voix et par écrit. D'ailleurs son but n'est pas de faire de la littérature, il se défend d' « helléniser ». C'est avant tout un apôtre; comme il s'intitule lui-même, il est l' « agriculteur de Dieu ». Grec lui-même jusqu'au fond de l'âme, il s'adresse principalement aux Grecs.

Au lieu de parler en son propre nom, Clément se fait l'organe du Verbe, de Jésus-Christ, l'unique Maître. C'est à lui qu'il prête le plan grandiose et profond de son apostolat. « Le guide divin, le Verbe se nomme Προτρεπτικός, convertisseur, quand il appelle les hommes au salut... Vient ensuite son rôle de médecin. Il exhorte à obéir celui qu'il a converti, lui promettant la guérison de ses misères morales, c'est le Παιδαγωγός, l'éducateur. L'éducateur s'occupe de la pratique et non de la science; sa tâche n'est pas d'instruire les âmes, mais de les rendre meilleures, il enseigne une vie de vertu et non de savoir... Puis ce Maître, le Verbe devient Διδασκαλικός, docteur, il donne des clartés et des révélations dans le domaine des doctrines... Ainsi, voulant opérer notre salut étape par étape, toujours plein de bienveillance et d'amour pour les hommes, le Verbe suit une méthode excellente : il convertit d'abord, puis il discipline et enfin il instruit(1). » On le voit, dans cette œuvre apostolique, il

(1) *Pädag.*, I, 1 Migne, *Patrologie Grecque*, t. VIII, col. 249. C'est l'édition de Potter. Otto Stählin a publié de 1905 à 1909 une édition critique de tous les ouvrages qui nous restent de l'auteur, dans la collection de l'Académie royale de Prusse : *Die griechischen christlichen Schriftsteller der drei ersten Jahrhunderte.*

s'agit de la transformation totale de l'âme païenne qui se livre au christianisme.

C'est la seconde de ces trois étapes que nous étudions ici : la tâche du moraliste. Dans son premier ouvrage Προτρεπτικὸς πρὸς Ἕλληνας, Clément, avec beaucoup de tact et de chaleur, a exhorté les Grecs à se convertir au Christ. Il s'adresse maintenant aux nouveaux convertis qui viennent de recevoir le baptême. Son but est de développer, de faire fructifier le germe de salut et de sainteté qui fut déposé en eux, de leur inculquer doucement les habitudes et les vertus de la vie chrétienne. De là le titre de l'ouvrage : Παιδαγωγός, l'Éducateur (1).

Le Verbe, qui a été le vrai convertisseur des Grecs, sera également leur éducateur moral ; Clément lui servira seulement d'interprète. « Notre Pédagogue, ô enfants, est semblable à Dieu son Père, sans ombre de péché, parfait exécuteur de la volonté divine. Dieu sous la figure humaine, voilà l'image pure, immaculée qu'il faut reproduire dans nos âmes (2). » La Grèce a eu des éducateurs célèbres ; c'était pourtant des hommes, ils éprouvaient en eux-mêmes les défauts et les vices qu'ils devaient corriger dans leurs élèves. Et puis, leur intérêt n'était-il pas souvent de favoriser ces vices afin de les exploiter? « Notre Pédagogue à nous, c'est le Seigneur Jésus, il est la lumière de tout le genre humain, le Verbe ; c'est le Dieu bon et miséricordieux ». La bonté paternelle, voilà bien ce qui caractérise le Dieu de Clément d'Alexandrie.

Sans doute, lorsqu'il conduisait les Hébreux par l'intermédiaire de Moïse et des Prophètes, ce Dieu a fait usage des fouets et des verges, mais ces châtiments eux-mêmes ont été, dans ses mains, consolateurs et salutaires. Les Juifs auraient

(1) Otto Stählin, *Clemens Alexandrinus*, I. pp. 89-292. — (2) *Pédag.*, I, 2. *P. G.*, col. 251.

pu trouver en lui un Père, ils ont mieux aimé en faire un Maître. Quand ils n'ont pas écouté et suivi les paroles de l'amour et de la tendresse, ils ont entendu les avertissements et les menaces. Ces leçons ont été consignées dans les Écritures pour servir encore à notre instruction (1). « Avant même de créer, Dieu était et il était bon. C'est parce qu'il était bon qu'il a voulu devenir notre Créateur et notre Père. Le fait même de son amour fut l'origine de sa justice quand il fit briller son soleil, et quand il envoya son Fils (2). »

Ce Fils venu sur la terre n'est pas seulement Dieu, il est homme, il connaît notre faiblesse par expérience; il compatit, pour ainsi dire, avec chacun de nous. Il connaît les moindres replis de notre âme, toutes les fibres de notre cœur, et voilà pourquoi il peut nous guider avec tant de sûreté et de souplesse. « Le Pédagogue divin conduit l'âme comme le pilote conduit son navire; il n'ouvre pas ses voiles à tous les vents, ne se fie point à tous les courants; il tient vigoureusement le gouvernail de son élève, je veux dire les oreilles, jusqu'à ce qu'il ait jeté l'ancre sain et sauf dans le havre des Cieux (3). »

Il agit avec nous comme nous agissons avec nos enfants. Sa voix prend successivement tous les tons : il avertit, il reprend, il gronde, il menace, il guérit, il promet et il récompense. Il est bon parfois de faire fleurir sur le visage du pécheur le rouge de la honte et de la peur. Mais le ton que cette voix préfère est celui de la douceur, même quand elle corrige. Jésus s'adresse à l'âme infidèle, comme il s'adressait jadis à la cité ingrate : « Jérusalem, Jérusalem, que de fois n'ai-je pas voulu grouper tes enfants, ainsi que la poule groupe ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu (4). »

(1) *Pédag.*, I, 7 et 8. *P. G.*, coll. 316-326. — (2) *Ibid.*, col. 355. — (3) *Ibid.*, col. 313. — (4) *Ibid.*, col. 340.

Nous ne sommes pas seulement des égarés à ramener au vrai et à conduire; nous sommes des malades qui ont besoin de guérison. L'idéal serait pour le chrétien de ne pécher jamais, comme pour l'homme de jouir constamment de la santé; mais pour le pécheur et pour le malade, le mieux est de trouver un bon médecin et de lui obéir. Les Grecs ont leur Péon, le médecin de l'Olympe; ils connaissent les guérisons merveilleuses qu'on lui attribue. Notre Péon à nous, c'est le Verbe. Il guérit les corps et les âmes, il ressuscite les morts; voyez-le devant le paralytique et la pécheresse, voyez-le près du tombeau de Lazare. Ne vous fâchez pas contre lui s'il constate que vous avez la fièvre. Reprochez-vous au miroir de refléter votre visage tel qu'il est? Le médecin offre quelquefois des remèdes agréables au goût; il en impose souvent qui sont pleins d'amertume. « Les racines amères de la crainte arrêtent la gangrène envahissante du péché ». Les passions de l'âme ont aussi leur chirurgie et le chirurgien céleste qui nous traite est un ami. Comment ne le serait-il pas, lui qui a souffert la mort pour nous guérir, pour expier nos fautes? (1)

Notre guide et notre médecin, le Verbe est également notre pasteur. C'est le bon pasteur dont parle Ezéchiel; il ramène au bercail la brebis errante, il panse délicatement celle qui est blessée, il fait paître son troupeau sur la montagne sainte. « Oui, Seigneur, conduis-nous, tes enfants, aux pâturages de ton Église qui est sur la hauteur, au-dessus des nuées (2) ». Cette Église où le bon Pasteur nourrit son troupeau à l'abri contre les loups, Clément la présente à ses néophytes sous les traits les plus touchants. « O miracle mystique! Un est le Père de l'univers, un est le Verbe et un le Saint-Esprit. Une est aussi l'Église, la vierge-mère, car il m'est doux de lui donner ce nom. Elle est vierge et mère

(1) *Pédag.*, I, 9, *P. G.* coll. 848-849 et 828-829. — (2) *Ibid.*, 850.

tout ensemble : pure comme une vierge, aimante comme une mère (1) ».

II. En présence de ce Pédagogue, ce guide, ce pasteur si engageant et si bon, devant l'Église, cette vierge-mère, quelle sera l'ATTITUDE DES NOUVEAUX CONVERTIS?

1. Ils seront des enfants. « Notre Pédagogue nous appelle ses petits enfants, et il nous proclame plus près du salut que les sages qui s'enflent de leur prétendue sagesse. Exultant, débordant de joie et comme balbutiant avec les tout petits, il s'écrie : oui, Père, c'est bien, ainsi vous a-t-il plu. » Clément est l'ami de l'enfance. Les témoignages qu'il accumule en sa faveur arrivent de tous côtés et s'entrecroisent : ils viennent de l'Ancien Testament et du Nouveau, des poètes et des prosateurs grecs ; c'est le panégyrique des enfants, une corbeille de fleurs qu'on jette sous leurs pas. « Tout ce qui est faible et délicat nous intéresse, nous charme, nous attendrit, à cause de cette faiblesse même qui réclame notre secours. Ainsi le Père commun des êtres accueille avec plaisir ceux qui se réfugient dans son sein. Les voyant pleins de douceur et régénérés par l'Esprit, il les adopte pour ses fils, il les nomme ses petits enfants (2) ».

Quiconque donne la vie à un être doit le nourrir, c'est dans l'ordre. Le Verbe, qui a communiqué au baptisé une vie nouvelle, se charge de l'élever comme une mère élève son enfant. Et en effet, quoi de meilleur pour représenter cette nourriture céleste que le lait maternel? « Rien de plus nourrissant, de plus doux et de plus pur. L'aliment spirituel, lui aussi, est doux comme la grâce, il est nourrissant comme la vie, il est blanc comme le jour du Seigneur (3). » Les

(1) *Pédag.*, I, 6, *P. G.* col. 300. — (2) *Ibid.*, I, 5, *P. G.* coll. 261, 288, 292 et 301 ; I, 4, col. 373. — (3) *Pédag.*, I, 4. *P. G.*, col. 297. Clément caractérise ainsi le jour du Seigneur, le jour de Pâques, sans doute à cause des habits blancs des nouveaux baptisés. Ces habits blancs, portés pendant

enfants de Dieu pourront toujours rester jeunes; leur vie pourra être un perpétuel printemps, car la vérité qui les transfigure ne connaît pas de déclin, elle demeure toujours féconde et fraîche.

2. La piété chrétienne, la piété des enfants de Dieu doit s'inspirer surtout de l'amour. Il y a pourtant une crainte que les chrétiens peuvent entretenir; c'est une crainte mêlée de vénération, celle que des fils bien élevés ont à l'égard de leurs parents, des sujets respectueux à l'égard d'un bon prince. Mais cette crainte accompagnée de haine que les serviteurs ont coutume d'avoir envers les maîtres durs, celle-là ne doit jamais trouver place dans un cœur chrétien. Le chrétien ne tremble pas devant la réprimande; il ne doit pas non plus rechercher la louange. La vertu est comme l'arbre; elle porte avec elle sa couronne de feuilles, de fleurs et de fruits (1).

3. C'est fort bien de parer les néophytes des charmes de l'enfance, mais, les dons invisibles de la grâce mis à part, ils demeurent ce qu'ils étaient avant la conversion. Ils appartiennent à tous les âges, à toutes les professions, aux différentes classes de la société. En revenant du baptême, en déposant leurs habits blancs, bon gré mal gré, ils rentrent dans une atmosphère tout imprégnée de paganisme. Notre société actuelle, malgré ses tares, transformée par vingt siècles de christianisme nous donne à peine une idée de ces mœurs païennes d'Alexandrie dont Clément nous donne des descriptions détaillées et réalistes (2).

La vie des convertis doit être toute nouvelle, séparée de

toute l'octave, étaient solennellement déposés le dimanche suivant, appelé pour cela *Dominica in Albis*, sous-entendu, *depositis*. — (1) *Pedag.*, I, 9., *P. G.*, col. 353 et I, 10, col. 361. — (2) Ces pages sont d'ailleurs suffisamment protégées contre les regards curieux dans les lourds in-folios de Migne. Le texte de STÄLIN, tout hérissé de son armature critique n'est guère plus attrayant.

l'ancienne par la croix du Christ comme par un rempart infranchissable. Du reste, Clément est un éducateur fort habile, il les amènera tout doucement, sans heurt à l'admiration puis à l'amour des vertus chrétiennes. Quand il voulait gagner les Grecs à la foi, il aimait à faire briller à leurs yeux les étincelles de vérité disséminées dans leurs auteurs ; il va montrer maintenant comment ces mêmes auteurs ont su rendre hommage à la vertu. Les strophes des poètes grecs alterneront avec les versets des Prophètes hébreux ; les sages de la Grèce, Platon surtout, feront écho à l'enseignement divin du Verbe. A côté des modèles bibliques, d'Esther et de Judith, les femmes grecques seront heureuses de retrouver les plus belles figures de leur race, la gracieuse Antigone, la fidèle Pénélope, Nausicaa aux bras blancs.

4. Parmi les nouveaux chrétiens, les riches sont probablement les plus inquiets. Ce Pédagogue divin qu'on leur a montré si bon et si miséricordieux, accueillant les enfants, guérissant les malades, pardonnant les pécheurs, a eu des paroles terribles à l'égard des richesses. Devront-ils vendre leurs biens et en donner le prix aux pauvres sous peine d'avoir le sort de ce richard que l'Évangile oppose si tragiquement au pauvre Lazare ? — Clément va les rassurer dans un opuscule, qui fut probablement un sermon, intitulé Τίς ὁ σωζόμενος πλούσιος, *quel est le riche qui sera sauvé* ? (1) « Les richesses dit-il, sont semblables au serpent. Vous le prenez innocemment par la queue, il s'enroule autour de votre

(1) Dans *P. G.* IX, coll. 603-652. STÄHLIN, op. cit. III, p. 159-191. L'opuscule a été édité également en 1897 par M. BARNARD, dans la collection « *Texts and Studies* » de Cambridge. vol. V, n° 2. Le même auteur a eu la patience de relever et de contrôler les citations empruntées par Clément aux quatre *Évangiles* et aux *Actes des Apôtres*. *Ibid.*, vol. V, n° 5 (1899). Un Allemand, JAKOB SCHAM, a été encore plus courageux. Il a recherché les différents emplois de l'optatif dans les ouvrages de Clément. *Der Optativgebrauch bei Clemens von Alexandrien*. **Paderborn, 1913.**

main et finit par vous mordre. Si vous êtes libéral dans l'emploi de votre fortune, le Verbe enchantera le serpent et vous ne serez pas mordu (1). »

Les richesses qui sont un danger réel, peuvent devenir une source intarissable de mérite. Les puits se remplissent à mesure qu'on y vient puiser, les mamelles se gonflent d'un nouveau lait après avoir été sucées. C'est pour décharger les riches de leur fardeau que Jésus se montre dans la personne des pauvres. Soulagez-le dans ceux qui ont faim et soif, dans ceux qui sont nus ou malades, et il vous nommera les bénis de son Père, il vous fera part de son royaume. « Telles sont les lois du Verbe, ses paroles consolatrices; elles ne sont pas écrites sur des tables de pierre, elles sont gravées en caractères ineffaçables dans le cœur des hommes (2). »

Que les chrétiens fortunés se gardent bien de se prévaloir de leurs richesses, qu'ils ne réclament pas, comme les pharisiens, les premières places et les salutations des passants. Qu'ils soient pleins d'égards pour ceux qui les servent et qu'ils appellent parfois leurs esclaves. « Traitons nos serviteurs comme nous-mêmes; ils sont des hommes comme nous; Dieu leur appartient ainsi qu'aux autres. » La vraie richesse consiste avant tout dans la pauvreté des convoitises; et la vraie grandeur sait mépriser les biens terrestres. Comment se glorifier de sa vaisselle et de ses meubles, de ces choses qui s'achètent sur la place publique pour une pièce de monnaie? La sagesse, elle, ne saurait se procurer ainsi, elle vient du ciel avec le Verbe (3). »

5. Clément d'Alexandrie le savait, tout comme saint Paul, pour nombre de païens, le culte principal était le culte du ventre. « Mangeons et buvons, car la vie est courte. » Voilà leur philosophie pratique. Le chrétien, lui, place plus haut son idéal, avec sa foi et son espérance. Il mange et boit pour

(1) *Pédag.*, II. 6. *P. G.* VIII, col. 604. — (2) *Ibid.*, 12, *P. G.*, col. 675. — (3) *Ibid.*, 4, *P. G.*, col. 440.

vivre ; il ne vit pas pour manger et boire. Ne soyons pas de ces gens qui parcourent le monde, qui fouillent les profondeurs de l'océan dans le but de varier leur menu. On dirait qu'ils ne sont qu'une mâchoire ; ils semblent prendre à tâche de tout dévorer, d'être « παμφάγοι ». Antiphane, le médecin de Délios n'avait pas tellement tort de voir dans la variété des aliments la source de toutes les maladies (1).

Le vin est une chose excellente, et Clément est loin d'en prohiber l'usage. Jésus n'en prenait-il pas lui-même au point de s'attirer les reproches hypocrites des pharisiens ? Il dilate le cœur de l'homme, le rend plus agréable aux convives, plus doux envers les serviteurs, plus aimable avec les amis. Mais il faudrait se contenter des vignes de sa patrie ; pourquoi courir après le vin doux de Syracuse, le vin suave de Crète, le vin parfumé de l'Italie ? Et puis, le vin ne doit pas être séparé de sa sœur, l'eau ; ces deux créatures sont faites pour aller ensemble. Les adolescents surtout, les jeunes hommes et les jeunes filles doivent s'en souvenir. Leur sang chaud et bouillonnant réclame un breuvage tempéré : il ne faut pas jeter de l'huile sur le feu. Les personnes âgées pourront prendre un vin plus généreux. Elles ont moins à redouter les naufrages de l'ébriété, retenues qu'elles sont par les ancres de l'âge et de la raison. Tous se garderont de ressembler au vieillard de Thèbes qui disait en se levant de table : « il me semble que je vois deux soleils. » Il est superflu de prémunir les femmes contre l'ivrognerie ; le nom seul leur fait monter le rouge au visage (2).

Clément détache bien vite les regards des chrétiens de cette nourriture matérielle, pour les élever plus haut, jusqu'à cette nourriture que le Père céleste a préparée pour ses enfants, dans l'Eucharistie. Au soir de la Cène, Jésus mangeait bien pauvrement avec ses apôtres, il n'avait pas apporté du ciel

(1) *Pédag.*, II, 1, *P. G.*, col. 377. — (2) *Ibid.*, 2, *P. G.*, coll. 409-429.

une vaisselle d'argent; mais il laissait aux chrétiens le festin de son corps et de son sang. « Le sang du Christ est double; le sang matériel versé pour notre rédemption, et le sang spirituel qui nous sanctifie. Boire le sang du Christ, c'est participer à son incorruption. » La goutte d'eau mêlée au vin de la consécration représente le fidèle qui communie. Dans cet acte, il s'unit à Dieu, il se transforme pour ainsi dire en lui; il devient un mélange divin, « θεῖον κρᾶμα (1). »

Le banquet spirituel qui réunissait les chrétiens pour la célébration eucharistique portait un nom significatif et touchant, il s'appelait Ἀγάπη, charité. C'est le symbole de l'amour qui les unit à Dieu, c'est aussi le symbole de l'amour qui doit les unir les uns aux autres. N'est-ce pas le sens du baiser religieux qu'ils se donnent, les femmes entre elles et les hommes entre eux? Ce baiser devra être modeste, il se donnera les paupières baissées et la bouche close (2). Le néophyte, habitué jusqu'alors à l'égoïsme païen, se sentira délicieusement enveloppé par les doux liens de la fraternité chrétienne. « Tel chrétien intercède pour toi auprès de Dieu, tel autre te console quand tu es malade; un autre répand des larmes pour toi, un autre t'instruit dans les choses du salut, un autre te reprend avec franchise, un autre te conseille avec bonté; tous t'aiment avec sincérité. Oh! le doux service de gens qui aiment! (3) » C'est encore l'esprit des communautés dont parlent les *Actes des Apôtres : cor unum et anima una.*

Clément ne serait pas un grec s'il n'aimait pas la beauté, la beauté spirituelle d'abord, mais aussi la beauté plastique, celle du corps comme celle de l'âme. Toutes les créatures de Dieu sont belles et bonnes; la meilleure et la plus belle de toutes, c'est l'homme. Quoi de plus beau que l'âme humaine ornée des dons de l'Esprit-Saint, quoi de plus éclatant que la

(1) *Ibid.*, coll. 410-412 et 436. — (2) *Ibid.*, II, 11, *P. G.* coll. 661-662. (3) *Quidien salvetur?* 35, *P. G.*, IX, coll. 640-641.

pudeur et la charité? Le corps, lui aussi, a sa beauté; elle provient de la proportion harmonieuse des membres, de l'éclat de la santé, du reflet de la belle âme qui l'illumine. Pour entretenir et développer ce chef-d'œuvre de l'organisme humain, on cultivera avec modération les exercices physiques; nous ne sommes pas loin de la devise : *mens sana in corpore sano*.

Il n'est pas défendu aux femmes de se parer afin de plaire à leurs maris. Toutefois, en usant d'ornements artificiels, elles semblent faire un reproche au Créateur, et puis, les fards et poudres ne trompent personne. Un jour, Apelle aperçut l'un de ses élèves qui tâchait à peindre un portrait d'Hélène, l'agrémentant de force dorure. « O jeune homme, lui dit le maître, incapable de la faire belle, tu as du moins voulu la faire riche (1). » Que de femmes qui ressemblent à cette Hélène! Elles veulent remplacer la beauté par la richesse des parures. Afin d'empêcher les chrétiennes de ressembler aux courtisanes, pour en inspirer le dégoût à ses chrétiens, Clément a trouvé une comparaison véritablement frappante. Il les compare aux temples égyptiens. Les murailles sont couvertes d'ornementations et de peintures, le vestibule est orné de colonnes en marbre et d'éclatantes lumières; des tentures brodées d'or en dissimulent l'entrée. Pénétrez dans le sanctuaire, cherchez celui qu'on y adore; vous trouverez un chat, un crocodile, un serpent; une bête sur un tapis de pourpre (2).

Quelque peu sévère à l'égard des coquettes, Clément l'est beaucoup plus pour les bellâtres efféminés qui leur font concurrence. A l'en croire, c'était une plaie à Alexandrie. Ils avaient leurs magasins spéciaux fort riches et très achalandés. On les voyait passer, vêtus d'habits moelleux et transparents, la chevelure teinte et poudrée, le visage dépouillé de sa fleur virile, mâchonnant de la gomme et exhalant les parfums. Plein

(1) *Pédag.*, II, 12, *P. G.*, VIII, col. 549. — (2) *Ibid.*, III, 2. *P. G.*, coll. 560-561.

d'indignation et de mépris, Clément leur lance le mot cinglant de Diogène : « Hé ! jeune homme, va te chercher un mari ! » Puis il ajoute à leur adresse une réflexion suggestive : « Celui qui ne craint pas de faire ainsi la femme en plein jour, la fait évidemment tout à fait pendant la nuit (1). »

Les vieillards eux-mêmes n'étaient pas exempts d'une certaine coquetterie. Quelques-uns teignaient leurs cheveux blancs afin de cacher leur âge. Malheureusement, remarque-t-on avec finesse, ils ne peuvent pas dissimuler les rides, et ils n'échapperont pas à la mort. Ce n'est pas un péché que de vieillir; c'est, au contraire, se rapprocher de Dieu. Les cheveux blancs sont la couronne de la vieillesse, c'est comme la fleur d'une longue expérience ; ils lui donnent un air vénérable qui en impose à la pétulance des jeunes gens (2).

Ami de toutes les belles choses, Clément d'Alexandrie aimait certainement les fleurs. Aussi est-ce avec grand ménagement, en s'excusant presque, qu'il défend à ses convertis de s'en tresser des couronnes. C'est que l'usage des couronnes de fleurs était entaché d'idolâtrie. Les dieux avaient leur spécialité de feuillage et de fleurs dont on les couronnait aux jours de leurs solennités. Les victimes étaient couronnées ainsi que les assistants. L'usage des couronnes pénétra bien vite au foyer domestique ; on couronnait les morts, on se couronnait soi-même dans les banquets. Clément, dans son joli portrait de l'ivrogne, nous le montre demi-mort, roulant comme une amphore, sa couronne chavirée sur le cou (3).

Les chrétiens pourront contempler les fleurs, ils pourront même en respirer la bonne odeur, n'oubliant pas de remercier Dieu de les avoir faites si belles. Les parfums qu'on a coutume d'en extraire ne sont pas sans danger, ils excitent à la volupté. Sans doute, une femme en a répandu sur les pieds du Sauveur, mais elle était encore pécheresse. Ce qu'il faut recueillir

(1) *Ibid.*, 3. *P. G.*, coll. 577 sqq. — (2) *Ibid.*, coll. 530 et 640. — 3) *Ibid.*, II, 2. *P. G.*, col. 420.

auprès de cette femme, ce sont les larmes de sa pénitence (1). Il est un parfum que des disciples du Christ doivent répandre autour d'eux ; le Maître l'a composé avec les aromes du Ciel, c'est l'onction de l'Esprit-Saint. Du reste, la beauté des fleurs, comme la beauté corporelle, est éphémère. Elle se fane très vite ainsi que les couronnes qu'on en tresse. Il y a d'autres couronnes, plus solides et plus durables qui se fabriquent au sein de la famille chrétienne. La couronne de la femme c'est le mari, la couronne de l'un et de l'autre ce sont les enfants, fleurs du mariage. Les enfants des enfants, telle est la couronne des vieillards. Le Christ est la couronne de l'Église ; enfin le Père commun des êtres est notre gloire à tous.

Comment un chrétien pourrait-il se couronner de fleurs, quand il songe au Christ couronné d'épines? Cette couronne d'épines suggère à Clément des réflexions touchantes. « Cette couronne, dit-il, nous représente bien. Comme elle, nous avons été stériles ; mais l'Église nous a sertis autour du Christ qui est notre chef. Image de notre foi, elle en dit la vie, car elle provient de la substance vivante de l'arbre ; elle en marque l'allégresse à cause de ce nom même de couronne ; par les épines elle en rappelle les épreuves sanglantes, unique route qui mène au Verbe. » Ce diadème, ennemi de ceux qui refusent de croire, est le signe sacré de notre rédemption : « Ces épines nous ont donné la grappe de raisin, sur cette ronce nous avons cueilli la figue fraîche (2). »

Les nouveaux convertis pourront continuer à porter des bagues, emblèmes de la fidélité conjugale, mais ces bagues, elles aussi, ont besoin d'être purifiées. Certaines d'entre elles sont incrustées d'objets impurs ou idolâtriques. Défense d'y graver des coupes, des glaives ou des arcs : les chrétiens doivent être sobres, doux et pacifiques. On pourra y repré-

(1) *Ibid.*, II, 8. *P. G.*, coll. 465-472. Clément nous donne dans ces pages un joli spécimen, une miniature assez réussie de sa subtile exégèse.
(2) *Ibid.*, coll. 485-488.

senter la lyre, l'ancre ou le navire fendant les flots. Il y a d'autres symboles plus chers aux chrétiens. Le poisson leur rappellera comment ils ont été retirés des eaux du baptême; et comment à leur tour, ils doivent être apôtres, c'est-à-dire pêcheurs d'hommes (1).

Comment défendre à des Grecs de faire de la musique? Aussi bien Clément n'interdit que la musique trop excitante, lascive et voluptueuse. D'ailleurs, le meilleur instrument de musique, c'est l'homme lui-même, fait pour chanter le Créateur, en son nom personnel, et au nom de toute la nature. Notre cantique à nous, est un cantique nouveau, tout spirituel. Avant et après les repas, sur le point de s'abandonner au sommeil, et dès qu'on rouvre les yeux à la lumière du jour, il faut faire remonter à Dieu un chant d'action de grâce (2).

Clément d'Alexandrie pourrait s'appeler l'apôtre du foyer domestique. La sympathie avec laquelle il entre dans les détails de la vie conjugale a fait croire qu'il était lui-même marié (3). L'âme du foyer, c'est la mère, l'épouse parée des vertus chrétiennes. « Quelle belle chose, en effet, que la femme gardienne du foyer, préparant de ses propres mains les ornements qu'elle-même et les siens porteront, faisant l'allégresse de son mari et de ses enfants; trouvant en eux sa propre joie, et tous se réjouissant à cause de Dieu (4). » Pour lui, comme pour l'aimable auteur du *Pasteur d'Hermas* (5), la marque du christianisme doit être la joie. Le chrétien se gardera du gros rire si peu intelligent, et de la gaîté vulgaire, mais il sera joyeux, tout en sachant compatir avec ceux qui souffrent, pleurer avec ceux qui pleurent. « En résumé, ce qui convient aux chrétiens, c'est la douceur, la tranquillité, le calme, la paix (6). »

(1) *Ibid.*, III, 11. *P. G.*, coll. 626 et 633. — (2) *Ibid.*, II, 4 et passim — (3) Tollinton, *Clement of Alexandria*, I, London, 1914, p. 272. — (4) *Pédag.*, III, 11. *P. G.*, col. 641. — (5) *Mand.*, X, 2, 3. — (6) *Pédag.*, II, 5, 6, 7.

Au début du IIIe siècle, la discipline pénitentielle de l'Église était fort sévère. Par crainte d'ouvrir la porte au péché, en lui accordant un pardon trop facile, on soumettait le baptisé redevenu pécheur à une pénitence longue et pénible avant de l'admettre à nouveau dans la communauté chrétienne. Certaines Églises rejetaient pour toujours trois catégories de pécheurs : les fornicateurs, les homicides et les apostats (1). Clément n'est pas du nombre des rigoristes. Certes, il n'aime pas les chrétiens qui passent leur vie en de continuelles alternatives de péché et de pénitence, mais il connaît la fragilité humaine, la malice du diable et aussi la miséricorde de Dieu. Afin de prémunir les fidèles contre le désespoir, il leur raconte un trait de la vie de saint Jean, illustration aimable des paraboles du bon pasteur et de l'enfant prodigue. De passage à Éphèse, l'apôtre demande à l'évêque des nouvelles d'un jeune homme qu'il lui avait confié. Hélas! après avoir renié le Christ, il était devenu le chef de brigands qui ravageaient la région. Et voilà saint Jean qui monte à cheval et parcourt la campagne à la recherche du prodigue. « Pourquoi me fuis-tu, crie-t-il en le voyant, aie pitié de moi, mon fils, ne crains rien, il y a encore pour toi espérance de vie et de salut. Je suis envoyé par le Christ, et volontiers je mourrais pour toi, comme il est mort pour nous. » Le jeune homme se laissa toucher, il rentra dans l'Église, purifié par ses larmes ainsi que par un nouveau baptême (2).

III. Tandis que ce moraliste fin et aimable et compatissant prêchait et écrivait à Alexandrie, un autre enseignait à Carthage sur un ton bien différent. Sévère et exagéré par tempérament, Tertullien s'est enfoncé de plus en plus dans son intransigeance, il a préféré sortir de l'Église que de

(1) Cf. A. D'Alès, *L'Édit de Calliste*. Beauchesne, 1914. — (2) *Quis dives salvetur*, 42. *P. G.*, coll. 148-149. Le récit a été reproduit par Eusèbe, *H. E.*, III, 23.

renoncer à son rigorisme inhumain. De peur d'être en contact avec les païens, les fidèles se voient exclus de presque toutes les professions : ils ne seront ni soldats, ni professeurs, ni artistes, ni commerçants. Désespérés, ils s'écrient : « il nous faudra donc sortir du monde ! (1) » Le mariage leur est tout juste permis, et les secondes noces sont condamnées à peu près comme l'adultère. Quand ils se montrent soucieux de créer une famille, on leur montre la fin du monde prochaine, on leur dépeint l'amère volupté d'avoir des enfants : *liberorum amarissima voluptas* (2).

Avec Clément d'Alexandrie, nous sommes certainement plus près de la vérité ; plus près du cœur de Jésus quand il a a dit : « mon joug est doux et mon fardeau léger. » Les chrétiens ne chercheront pas à creuser le fossé qui les sépare des païens, ils chercheront, au contraire, à les gagner insensiblement par le spectacle radieux des vertus chrétiennes. Parvenu au terme de son traité de morale, Clément adresse au Verbe, au divin Pédagogue, une longue et touchante prière : « Sois-nous propice, ô Pédagogue, fais-nous suivre tes préceptes, reproduire ton image, goûter en Dieu non un juge sévère mais un tendre Père. Accorde-nous de traverser heureusement les eaux du péché, d'aborder avec l'Esprit Saint au rivage de la Patrie (3). »

PIERRE GUILLOUX, S. J.

Jersey.